

Exode et immigration dans *Las voces del Estrecho*

Exodus and Immigration in *Las voces del Estrecho*

CHRISTOPHE EMMANUEL SEKA

Universidad de Granada, España

[manucristo\[at\]yahoo.fr](mailto:manucristo[at]yahoo.fr)

Impossibilia. Revista Internacional de Estudios Literarios. No 14. Páginas 260-281 (noviembre 2017). ISSN 2174-2464. Artículo recibido el 30/05/2017, aceptado el 09/10/2017 y publicado el 30/11/2017.



RÉSUMÉ : L'actualité de l'Espagne marquée entre autres phénomènes majeurs par les tentatives massives d'africains de rejoindre les côtes espagnoles a contribué à enrichir la thématique des œuvres littéraires espagnoles actuelles qui pour la plupart s'évertuent à refléter le dénouement souvent tragique de ces projets migratoires. Dans ce propos de reproduction ou restitution, bon nombre d'écrivains dont Andrés Sorel s'inspire des textes culturels —populaires ou religieux— pour rendre compte de cette dramatique réalité. Cet article se propose d'analyser la présence de l'un de ces textes culturels, le récit biblique de l'exode dans *Las voces del Estrecho*, l'une des œuvres littéraires espagnoles les mieux écrites sur le thème de l'immigration africaine en Espagne.

MOTS CLÉ : Exode, immigration africaine, littérature espagnole contemporaine, texte culturel

ABSTRACT: The current social reality of Spain marked among other major phenomena by the massive attempts of African people to get Spanish coasts contributes to enrich the Spanish contemporary literary works that most often try to reflect the outcome, mostly tragic, of those migration attempts. In this aim of reproduction of the phenomenon, a lot of Spanish writers including Andrés Sorel use cultural texts —popular or religious ones— to reflect this dramatic reality. This purpose of this article is to analyze the presence of one of these cultural texts, the biblical narrative of the Exodus, in *Las voces del Estrecho*, one of the better written Spanish literary texts about African immigration to Spain.

KEYWORDS: exodus, African immigration, Spanish contemporary literature, cultural text



INTRODUCTION

Les migrations ont toujours fait partie intégrante des sociétés humaines. Toutefois, depuis la deuxième moitié du XXe siècle, elles ont connu avec la mondialisation et le développement et vulgarisation des transports un accroissement sans précédent, ce qui a conduit Castles et Miller (1993) à qualifier notre époque d'ère des migrations.

L'Europe, après avoir produit, au cours des cinq siècles précédents, de l'émigration vers les autres continents principalement l'Amérique, s'est convertit en importateur de ressources humaines du fait du ralentissement de sa croissance démographique et de la nécessité de trouver de nouvelles sources de main-d'œuvre pour ne pas avoir à supporter des coûts excessifs de main-d'œuvre et pouvoir maintenir le niveau de son économie (Livi Bacci, 2012 : 96).

L'Espagne bien évidemment n'est pas demeurée en reste. Traditionnel pays émetteur d'émigration (Fernández Rozas, 2004 : 18), l'Espagne a connu une volte-face absolue quant à sa situation migratoire : à partir des années 70, il est devenu récepteur d'immigrants, grâce à son extraordinaire essor économique favorisé par le développement du tourisme et de l'industrie, l'élévation du niveau de vie des espagnols et la forte baisse des naissances entre 1975 et 1985, suite à la réforme démocratique entreprise après la mort de Francisco Franco et l'entrée du pays dans la Communauté Économique Européenne.

L'immigration africaine en Espagne, notamment dans sa variante clandestine, fait partie des thèmes qui ont marqué l'actualité espagnole et européenne au cours des dernières décennies, principalement en raison de sa dimension dramatique. L'art est mimésis, imitation ou représentation de la réalité. C'est donc sans tarder que le drame de l'immigration africaine se frayera un chemin dans la littérature espagnole.

A partir des années 90, bon nombre d'écrivains espagnols s'attèleront à recréer dans leurs œuvres cette triste réalité avec un intérêt particulier pour le voyage migratoire, et plus

particulièrement la traversée de la mer et son corolaire de naufrages, en raison de leur fort potentiel dramatique (Andrés-Suárez *et al*, 2003 : 231). L'un de ces écrivains est Andrés Sorel avec son roman *Las voces del Estrecho* (2000) qui selon Andrés Suárez est “la obra más ambiciosa publicada hasta el presente sobre esta problemática” (Andrés-Suárez, 2004). Dans cette œuvre, Andrés Sorel dote de parole certains de ces émigrants africains qui habitent le fond de la mer qui s'est convertit en leur tombe suite à leur échec dans leur tentative de traverser la Méditerranée dans leur fuite vers l'Europe ; des voix qui parlent de rêves brisés, d'aspirations à la liberté frustrées, de la misère et de l'obscurantisme dans lesquels ils se trouvaient plongés, de la violence qu'ils ont dû supporter, de toutes ces souffrances qui les ont conduit à abandonner leur terre, à rompre d'avec leurs racines dans leur tentative de trouver une vie meilleure. L'écrivain espagnol dénonce par la même occasion l'indifférence espagnole face aux cadavres qui flottent quotidiennement sur ses côtes.

Dans l'écriture de ces œuvres sur l'immigration africaine, un ingrédient incontournable pour les auteurs, constant dans l'imaginaire collectif des émigrants, est sans doute la réalité que Cros dénomme « texte culturel » et que le sociocritique français définit comme suit :

un fragmento del intertexto de un cierto tipo, que interviene con modos específicos de funcionamiento en la genealogía de la escritura. Se trata de un esquema de naturaleza doxológica en la medida en que corresponde a un modelo infinitamente repetido que se presenta como un bien colectivo (Cros, 2003 : 181).

L'un de ces textes culturels, constants dans la littérature espagnole sur l'immigration africaine est le récit biblique de l'exode hébreu. Comment se manifeste dans le texte littéraire objet de notre étude la présence de ce texte culturel de l'exode ? Quelles équivalences et transformations sémantiques et symboliques entretiennent les deux textes ? Quelle signification revêtent ces rapports ? Voilà énumérées les questions autour desquelles gravitera cet article.

INTERTEXTUALITÉ

Notion introduite à la fin des années 1960 dans le discours critique par Julia Kristeva (1969) et institutionnalisée au début des années 1970 notamment grâce à Roland Barthes, l'intertextualité renvoie à une conception du texte comme lieu d'une interaction complexe entre différents textes qui forment ensemble un système textuel, l'« intertexte ». Pour Cros, chez qui cette notion est au cœur de sa théorie sociocritique du texte, toute production textuelle est un « processus de transformation » d'un matériau langagier idéologique déjà élaboré, se situant à la fois au niveau discursif de l'« interdiscours », qui « marque dans le texte les traces discursives d'une formation idéologique et nous renvoie de la sorte à une formation sociale » (Cros, 1983 : 89), et au niveau textuel de « l'intertexte », qui « comprend non seulement les textes antérieurs mais aussi la matière historique retransmise et la société représentée ou vécue à travers les différentes pratiques sociales » (Cros, 2003 : 197). Cette transformation du matériau langagier idéologique préexistant s'opère selon trois modalités différentes : la citation qui est la forme la plus explicite et la plus littérale, le plagiat qui est un emprunt non déclaré mais encore littérale et l'allusion qui correspond à la moins explicite et la plus subtile des trois modalités.

Las voces del Estrecho expose une migration de personnages africains vers le sol espagnol qui reflète sous des prismes divers la migration réalisée par le peuple hébreu vers Canaan. Cette similitude apparaît dans l'œuvre sous diverses variantes de l'intertextualité notamment le plagiat et l'allusion. L'on observe effectivement dans notre texte littéraire la reproduction subtile de certains versets des livres de l'Ancien Testament où est le récit de cette migration. Dans le septième chapitre du roman étudié —« La Gran Ramera »— la présence du texte culturel de l'exode est explicite dans l'œuvre littéraire à travers la reproduction de versets du Chant de Deborah exprimé dans l'Ancien Testament dans le livre des *Juges*, respectivement dans ses chapitres 5 : 6, 5 : 16 et 5 : 17 :

En los días de Samger, hijo de Amat,
en los días de Yael, no había caravanas,
los que antes caminaban por las calzadas
andaban ahora por senderos tortuosos.
Los que vais montados sobre blancas asnas,
los que os sentáis sobre alfombras,
los que andáis por caminos, cantando
con voces de quienes se reparten la presa
en los abrevaderos (Sorel, 2000 : 154).

En los riachuelos de Rubén
grandes decisiones se toman.
¿Por qué has de seguir echado
en los apriscos
escuchando la flauta entre los rebaños?
En los riachuelos de Rubén
grandes ansiedades de corazón se sienten.
[...]
Allende el Jordán descansa Galaal.
¿Y por qué habita Dios junto a las naves?
Asaz permanece a orillas del mar
descansa en sus puertos (2000 : 155).

Dans le quatrième chapitre du roman —« El Viejo de la Montaña »— on perçoit également avec une grande clarté la présence du texte culturel biblique dans une allusion faite aux migrants hébreux à travers la dénomination littérale des immigrants africains par l’auteur comme véritables « disciples de Moïse » et la mention dans le voyage de ceux-ci de la divine colonne de nuée (*Exode*, 13: 21-22; 14: 19; 14: 24; 16: 10) qui a guidé le peuple hébreu dans son voyage à travers le désert: « Se hablan, se gritan, obedecen como las huestes de Moisés a la nube que por el desierto les guiaba, al conductor » (Sorel, 2000 : 85).

Cette intertextualité entre le roman et le texte culturel est d'autant plus manifeste au niveau structurel dans l'organisation du texte de Sorel en dix chapitres contenant chacun en leur sein une interdiction ou un conseil, rappelant ainsi les Dix Commandements de Moïse comme l'observe Ahmed Ismael (2010 : 250).

L'histoire de Khadija, tout comme celle de l'aveugle et de l'enfant, est, du point de vue narratif, présentée sous la forme de réminiscences modernes de la migration du peuple hébreu à travers le désert.

Le parallèle entre le roman et le récit biblique s'actualise également dans les résonnances sémitiques des deux principaux narrateurs du roman : Abraham, dépositaire et transmetteur de la mémoire des naufragés, et Ismaël, fossoyeur de la localité de Zahara de los Atunes.

Il convient par ailleurs de souligner que le texte culturel a un noyau sémantique constitué par des concrétions sémiotiques reliées entre elles et qui ne peuvent souffrir d'aucune altération, de quelque type qu'elle soit. Comme le précise Cros, «la invariabilidad que cristaliza el sentido de este núcleo semántico duro está protegida por la extrema labilidad de los elementos periféricos» (2003: 118). L'exode —cela est bien su— désigne la sortie du peuple hébreu de l'ancienne Egypte pour la terre promise de Canaan, migration racontée dans la Bible dans les livres successifs de l'*Exode*, des *Nombres*, de *Deutéronome* et de *Josué*. Le noyau sémantique de cette migration hébreuse, comme nous pouvons le déduire du récit fait dans ces livres, est formé principalement de trois concrétions sémiotiques : le caractère âpre et dangereux du voyage, la longue durée de celui-ci et la destination finale de celui-ci à savoir une terre promise. Analysons donc la présence de ces concrétions sémiotiques de l'exode dans notre roman.

UN VOYAGE RUDE ET PÉRILLEUX

L'exode se distingue par la difficulté extrême d'un voyage parsemé de nombreux obstacles et dangers mortels ébranlant la foi des migrants et les conduisant à remettre en question leur entreprise migratoire : la traversée du désert —déserts de Shur, Mara, Sin, Paran, Sinaï (*Exode*, 16-17), et de Hazerot et Neguev (*Nombres*, 11 et 33) —et toutes ses épreuves (*Exode*, 16) ; la traversée incertaine et périlleuse de la mer —Mer rouge— (*Exode*, 14 : 10-31) ainsi que l'affrontement en combat d'ennemis sur le passage (*Exode*, 17 :13). Dans *Las voces del Estrecho*, le reflet de l'exode hébreu apparaît de manière assez frappante dans l'émigration des personnages africains vers l'Espagne à travers la dure expérience du voyage de ces derniers, semblable en tous points à celui vécu par les hébreux : manque de repères et désorientation dans le désert, chaleur torride, soif, faim et épuisement.

La voix de l'émigrante rifaine dans *Las voces del Estrecho* raconte sa dure aventure et ses souffrances physiques —blessures, ampoules et cors, fatigue extrême— pour atteindre le campement de migrants de Calamocarro et prendre la barque pour l'Espagne :

Largo el camino hasta acceder al campamento. Camino de exilios, de hambrientos que nada pueden obtener de quienes habitan las chabolas de los montes, acampan en sus llanuras.

Cuando llegué al campamento, sangrando mis uñas, endurecidos mis pies con callos en sus plantas por la caminata, llovía.

Me acostumbraría pronto a compartir la angustia de quienes en él convivían o de los llegados tras mis pasos, caminando como yo había caminado a través de las montañas, con ampollas en los pies que terminabas vendando con lo primero que a mano encontrases, un pañuelo de seda era el mayor con que podías obsequiarles, desgarradas las manos, hundidos los ojos por la fatiga (Sorel, 2000 : 33-34).

Dans le chapitre intitulé « Ciego en Fez », nous pouvons lire le témoignage d'un autre protagoniste émigrant faisant le récit de la dure épreuve du voyage marquée par l'extrême chaleur du jour et le froid pénétrant de la nuit ainsi que des vents de sables incisifs :

Y cuando decidí ponerme en camino, doblemente agradecido le estaba, pues durante el día, al andar, era tanto el calor que tenía la sensación de introducirme en la boca de un volcán que abriera sus fauces queriendo devorarme, asfixiarme, y la arena azotaba mis manos y mi rostro quemándolo como si sobre ellos llovieran brasas encendidas, el relente de la noche en que me recogía para dormir llevaba a mis huesos el tembleque y a mis dientes la tiritera: sólo mi cabeza permanecía bien resguardada (Sorel, 2000 : 159-160).

Les manifestations textuelles de la souffrance vécue par les protagonistes émigrants sont légion dans l'œuvre à travers les récits des narrateurs et les témoignages des protagonistes :

—Cansancio, apatía, falta de fuerza, desánimo. Algunos caminaron cientos de kilómetros. Los que cruzaron el Chad, Nigeria, Argelia, Marruecos, andando, hasta poder embarcar rumbo a España (Sorel, 2000 : 214).

Llevaban tiempo en el rincón de aquel zaguán, hambrientos, muertos de frío, sin fuerzas para levantarse o caminar. Miles de kilómetros dicen recorrieron antes de llegar a Ceuta. En sus sueños debieron de vivir atroces pesadillas pero no pudieron contarlas (2000 : 206).

Nadie sabe el tiempo que pudimos caminar, alimentándonos de lo que pillábamos, sintiéndonos acosados, perseguidos. Cruzamos países distintos, escondiéndonos durante el día, caminando en la noche, durante días, semanas. Corríamos, corríamos hasta el límite de nuestras fuerzas (195).

Tout comme dans l'exode hébreu, la traversée de la mer suscite un effroi terrible dans le psychisme des voyageurs. Sauf qu'à la différence de la traversée de la Mer Rouge par le peuple hébreu, il n'y aura pas dans le cas des migrants africains une séparation miraculeuse des eaux.

Le voyage des migrants monte donc d'un cran dans l'échelle de la difficulté et de la souffrance. L'expérience de la traversée sera donc marquée d'un haut degré de souffrance physique et de traumatisme psychique comme nous pouvons voir dans les récits des narrateurs et de certains protagonistes du roman :

Eran dos chavales, ni quince años tendrían, seguro que acurrucados el uno al lado del otro, tiritando de frío y muertos de miedo (Sorel, 2000 : 16).

Cuando atracó [el barco] en el puerto, nos encontrábamos desfallecidos. El frío y el hambre agarrotaban nuestros huesos (2000 : 193).

Yo buscaba protegerme el rostro azotado con furia por los latigazos del agua: la boca, pastosa, y atochada; los pulmones, inerciados, sin aliento. Me dolían los pies, los brazos apenas podían moverse, cerraba los ojos, ya había dejado de ver a los otros, yo estaba solo (47).

Se dejaban estar, semiinconscientes, tiritando de frío, percutiendo débilmente el corazón sus encharcados pulmones y ropas desgarradas de las que el agua borró los restos de los vómitos vertidos en la pesadilla de aquel infernal viaje (63).

La travesía duró seis días, y durante ese tiempo sólo pudimos comer las galletas que llevábamos y beber de la botella de agua que cada uno preparaba para el viaje. Apenas conseguíamos movernos, tan estrecho era el recinto. Dormitábamos casi todo el tiempo. [...] Sonaban nuestras tripas. Sentíamos las vascas, los árboles del estómago. [...] tiritábamos de frío (194).

A toutes ces rigueurs du voyage inhérentes à la traversée du Sahara et de la Méditerranée, s'ajoute un autre obstacle de taille, tout comme dans le cas des hébreux au seuil de Canaan : la frontière. La frontière est mentionnée de façon explicite dans notre roman tantôt à travers l'usage direct de ce terme (Sorel, 2000 : 19, 33 et 34) tantôt par l'emploi de

synonymes : « alambradas » (2000 : 34, 63 et 214), « valla » (37, 41), « barrera » (41). Dans d'autres circonstances, c'est à travers l'usage du verbe « cruzar » (traverser) (38, 107, 121, 129, 205, 211) ou de ses synonymes « atravesar » (25, 58, 76) et « pasar » (37) ou du nom « travesía » (*traversée*) (32, 39, 65, 71, 146) qui supposent nécessairement la notion de frontière comme le souligne Jorge Bustamente (1997 : 52-53) qu'Andrés Sorel fait mention de la frontière.

Grand topos de la littérature sur l'émigration, nous pourrions affirmer aisément que la littérature sur l'émigration est une littérature sur la frontière — physique ou culturelle — dans le mesure où elle implique inéluctablement le nomadisme. En marge de l'histoire de ces personnages qui perdent leur vie dans leur tentative de rejoindre l'Europe, le franchissement de la frontière s'érige dans cette littérature comme l'axe essentiel de l'action du récit et de tous les programmes narratifs des émigrants. Le topos du voyage étant une constante structurelle dans ce type de littérature, la frontière constitue en un mot le protagoniste fondamental.

Le détroit de Gibraltar, exploité et mis à contribution par les autorités politiques et policières européennes, s'érige en une véritable frontière, un authentique « muro invisible » (Sorel, 2000 : 55) pour les protagonistes immigrants. Si le détroit de Gibraltar a toujours été dans l'histoire un espace de rencontre, d'échanges et un pont reliant géographiquement côtes africaine et européenne, il constitue aujourd'hui un véritable lieu de discord et un nouvel espace physique d'érection de murs rappelant les anciennes murailles telles celle de Berlin ou encore celle de Chine comme le souligne Andrés Sorel, avec pour différence le fait que les barrières actuelles sont construites de manière beaucoup plus sophistiquée avec le recours aux dernières avancées technologiques :

Porque se está construyendo la muralla africana, a imitación de la antigua muralla china, pero más científica, con radares de larga distancia, censores térmicos, visores nocturnos, rayos infrarrojos, y policías, helicópteros y patrulleras vigilando los espacios, tierra, mar y aire (Sorel, 2000 : 55).

L'obstacle de la frontière est matérialisé dans le roman par le riche champ lexical de l'armée des frontières qui irrigue le texte : « guardia civil » (Sorel, 2000 : 27, 37, 52, 53, 62, 74, 81, 203), « guardias » (2000 : 41, 71, 83, 92, 94, 98, 194), « policías » (41, 55), « tapón policial » (118), « ejército marino » (83), « ejército marroquí » (37), « Armada española » (118), « gendarmes marroquí » (71), « Benemérita » (94), « patrulla » (69), « patrullera » (55, 71, 72, 78, 82, 110, 113, 118, 142), « vigilar » (37, 55, 98), « vigilancia » (98, 81) et « vigilantes » (78, 94).

Un autre indice révélateur de la forte présence de l'embuche de la frontière dans cette migration dans le roman est le champ lexical abondamment fournit de la détention policière et de l'expulsion, appliquées par cette armée des frontières lorsqu'elle met la main sur ces migrants transgressant la frontière : « detenid/a(s) » (Sorel, 2000 : 81, 201), « detener » (2000 : 213, 214), « expulsión(es) » (83), « expulsado/a(s) » (201), « expulsar » (213), « devuelto(s) [al país de origen] » (199), « interceptar » (72).

Dans le roman, les policiers et gardes de frontières actualisent l'obstacle que représentaient pour les hébreux les amalécites (*Exode*, 17 : 8-13), peuple ennemi qui se mettait en travers du chemin de ceux-ci et constituait un obstacle à leur avancée vers la terre promise. Un autre groupe, rappelant encore plus l'hostilité humaine comme obstacle à l'accès à la terre promise et incarnant de manière plus poignante les Amalécites de par le danger de mort réel qu'ils représentent, est celui des bandes extrémistes racistes et xénophobes. Ces groupes, a gré de leur idéologie nationaliste d'extrême droite, banalisent la tragédie dont sont victimes les protagonistes africains dans le détroit et font de l'attaque des migrants qui accostent une activité ludique :

Les llamaban los Ultrasur del Estrecho. [...] últimamente encontraron una ocupación más divertida: tomaban las litronas, las botellas de Vodka y Ginebra, y marchaban a la playa. Allí bebían contemplando el mar [...] esperando, decían, la aparición de una de esas, las pateras.

Algún día llegaría. Llevaban prismáticos y con ellos rastreaban la longitud de la costa, perseguían cualquier movimiento anómalo en las aguas.

Y al fin obtuvieron premio a su acechanza. Iba a embarcar una, [...] apenas a quinientos metros de distancia de donde ellos se encontraban. Corren entonces hasta el lugar, armados de palos, navajas, incluso uno llevaba una pistola.

Nosotros habíamos saltado al agua cerca ya de la tierra, cuando no nos cubría enteramente. Apenas si nadamos unas brazadas, y cuando nos quisimos dar cuenta ya los teníamos encima. Gritaban como posesos. Débiles y mareados como nos encontrábamos, sin fuerzas para poner resistencia, no tardamos en dar en tierra, chapotear sobre el agua. Quedábamos tumbados, indefensos, mientras ellos nos pateaban, golpeándonos con sus palos, con sus bates de béisbol. Ya sangrábamos algunos y el agua del mar lavaba y lamía nuestras heridas. Vamos, vamos, volveos por donde habéis venido, gritaban, empujándonos otra vez al mar. La patera se dio la vuelta, se alejaba agua dentro, feliz el tratante por el negocio realizado, por regresar intacto y con el motor hacia un nuevo viaje (Sorel, 2000 : 54-55).

Cette longue citation met en exergue ce danger que représente les bandes extrémistes pour les protagonistes migrants et la banalisation faite du drame de ces derniers. Ces agissements hostiles et insolidaires remettent en question la constante et acharnée lutte de l'Europe en faveur de la tolérance et l'égalité, à une époque où est prônée haut et fort à travers le monde la globalisation de la culture occidentale et de ses valeurs démocratiques. Plutôt que d'aborder sérieusement les causes de cette fuite massive vers l'Europe et de s'en prendre au trafic d'immigrants, ces groupes préfèrent s'attaquer impitoyablement à ces faibles immigrants, sans défense et en pleine agonie après un long parcours parsemé de souffrances. Une indifférence déshumanisée et un acte de barbarie très répréhensible vu que comme le souligne Cano, « dans une époque marquée par la disparition des murs, l'on est en train de construire d'autres murs qui ferment les portes aux plus défavorisés » (1998 : 43, notre traduction). Là apparaît flagrant, concernant l'exaltation de la frontière, la similarité entre

l'extrême droite incarnée par le groupe extrémiste Ultrasur et la version officielle de l'Union Européenne. Toutes les deux témoignent du maintien du mur de la nouvelle Europe, fermé au tiers-monde. Cette unité convergente de défense de la frontière est claironnée par les membres du groupe Ultrasur quand ils sont surpris par la police espagnole pendant qu'ils attaquent les migrants qui accostent : « Hurra, hurra, viva la democracia del euro, oé, oé, oé, viva el orden y la ley, España, Europa, Una, Grande y Libre » (Sorel, 2000 : 55).

Dans un tel tableau, l'Europe s'institue comme le peuple hostile des Amalécites, une nation guerrière défendant jalousement son territoire. Cette image est perçue dans le roman à travers le narrateur-personnage Abraham qui devant la tragédie des embarcations de fortune dont il est témoin quotidiennement imagine cette Europe belligérante et hostile :

Era, imaginaba, la gran Europa bombardeando con invisibles armas las aguas del Estrecho, y era la corriente de sangre de sus aguas quien hilaba, en aquel lugar, Zahara de los Atunes, el pasado y el presente en un único momento, mágico para el arte, sublime para la reflexión, abismalmente cruel, como siempre lo había sido, para el ser humano (Sorel, 2000 : 80).

L'exode n'est pas seulement un voyage rude. C'est aussi et surtout un voyage périlleux dans lequel les hébreux se sont vus exposés à de nombreux dangers allant de la simple altération corporelle — séquelles de la faim, de la soif, des brûlures du torride soleil, du risque de pneumonie lié au pénétrant froid désertique la nuit — à la mort. Dans *Las voces del Estrecho*, le risque de mort atteint son plus haut niveau dans l'aventure migratoire des protagonistes africains, comme nous le révèle le nourrit champ lexico-sémantique de la mort qui guette et s'empare dans la majeure partie des cas de ces immigrants.¹ Si les hébreux dans leur grande majorité arrivent à atteindre la terre promise, peu sont les protagonistes migrants africains qui parviennent à rejoindre le sol européen dans leur aventure. Le plus grand

¹Pour l'étude approfondie du champ lexical de la mort dans l'œuvre, s'en référer à (Séka 2016 : 219).

nombre laisse leur vie sur les sentiers funestes du désert ou au fond des eaux méditerranéennes ou atlantiques.

UN VOYAGE LONG

Une autre concrétion sémiotique de l'exode hébreu, comme souligné antérieurement, c'est bien la longue durée de cette migration et l'errance à laquelle sont contraints les hébreux. Le peuple hébreu erra en effet 40 ans dans le désert avant d'atteindre Canaan. Sous cet autre angle, l'émigration des protagonistes africains dans le roman s'apparente à l'exode hébreu.

A maintes reprises (Sorel, 2000 : 77,105,145, 183), les différents narrateurs du roman n'hésitent pas à se référer à cette émigration littéralement avec le terme d'« exode ». Dans le septième chapitre du roman — « La Gran Ramera » — apparaît flagrant le parallèle entre la vie d'errance de la protagoniste Khadija dans le désert et de part et d'autre à travers le Maroc, fuyant de la misère et de la faim avec l'intention de traverser le détroit, et le sort des juifs fuyant la persécution des égyptiens, errant désespérément dans le désert. Aussi, le narrateur-personnage Abraham assimile au nomadisme errant des hébreux l'émigration de son peuple s'apparentant à un « peuple de vagabonds sans-abri ni domicile nulle part » (Sorel, 2000 : 83, notre traduction) condamné à un pèlerinage obligatoire :

—Somos como los extraviados. Cuarenta años peregrinaron ellos por el desierto, siempre caminando en círculo por idénticos lugares, dando vueltas y vueltas bajo el fuego del sol y sobre el ardiente manto de la arena, y cuarenta años hemos de estar nosotros aquí penando (Sorel, 2000 : 56).

Le même narrateur fait correspondre cette durée de quarante ans de l'exode hébreu à l'émigration des protagonistes africains :

—Todos sabéis —les decía— que han de pasar cuarenta años todavía, penando como ahora penáis, a la manera en que Dios, bendito sea su nombre, comprometió a los elegidos cuarenta días y cuarenta noches antes de mostrarles su voluntad. Y al término de los cuarenta años llegará el Día del Juicio Final, que ha de encontraros purificados y ligeros de carga (Sorel, 2000 : 23).

Ce jeu intertextuel de reproduction de cette durée de l'exode juif dans l'émigration africaine sera réitéré tout le long de l'œuvre par les différents narrateurs (Sorel, 2000: 23, 43, 58, 59, 89, 101, 153, 175, 184, 210), établissant ainsi un clair parallélisme entre les deux migrations et manifestant la présence du texte culturel biblique dans le texte littéraire.

Il y a lieu de préciser que la longue durée du voyage des africains est due à la nature rudimentaire des moyens de transport utilisés — à pied tout comme les hébreux, ou dans des embarcations de fortune, inappropriés pour le voyage effectué — d'une part et d'autre part les longues distances que doivent parcourir les protagonistes, des régions de l'intérieur du continent jusqu'aux zones côtières où ils emprunteraient les barques pour l'Espagne, comme nous pouvons le constater dans le récit de l'un des narrateurs de l'œuvre : « algunos caminaron cientos de kilómetros. Los que cruzaron el Chad, Nigeria, Argelia, Marruecos, andando, hasta poder embarcar rumbo a España » (Sorel, 2000 : 214).

UNE TERRE PROMISE COMME DESTINATION

La terre promise comme destination du voyage constitue une autre concrétion sémiotique majeure du noyau sémantique du texte culturel de l'exode. Il s'agit d'une destination qui fait rêver pour deux motifs : elle suppose d'une part la fin du joug (*Genèse*, 28 : 13) et de toutes les souffrances afférentes — douleur, peur et pénurie — et d'autre part « un pays où coule le lait et le miel » (*Exode*, 3 : 7) c'est-à-dire une terre d'abondance. L'identification littérale de la destination des protagonistes émigrants, l'Europe, à la terre

promise est régulièrement faite dans le roman : « tierra prometida » (Sorel, 2000 : 34, 94, 107, 135, 185, 205), « tierra de promisión » (2000 : 21). La voix de l'un des africains morts dans la traversée de la mer se réfère à l'Europe du « vuestro país, el que soñamos, el que nos prometieron, el de la leche y la miel » (105-106). Un autre personnage parle de l'Europe en termes de « mundo de los elegidos » (125), une claire référence au peuple hébreu et invitation du texte culturel biblique dans le texte littéraire.

Dans le chapitre « El eterno navegante », la mère du protagoniste marocain reproduit à l'endroit de son fils, dans une optique d'incitation de ce dernier à l'émigration vers l'Europe, le discours adressé par Dieu au peuple hébreu en référence à la terre qu'il lui a promise :

Irás a una tierra buena y espaciosa
La tierra que mana la leche y miel.
Si de por vida amáis al que es,
triunfaréis (Sorel, 2000 : 182).

La présence du texte culturel de la terre promise est également perceptible dans le parallélisme entre la condition des personnages africains dans leur pays d'origine et celle du peuple hébreu en Egypte : l'oppression. Cette condition constitue en effet le socle du récit religieux. Elle se trouve à l'origine de la promesse de Dieu au peuple hébreu et à la base du rêve de la terre promise. A l'instar des hébreux sous le joug de l'esclavage en Egypte, les personnages africains éprouvent ce besoin d'accéder à une terre de liberté du fait de l'oppression dans leurs pays respectifs, oppression infligée en l'occurrence par les régimes dictatoriaux et pseudo-démocrates à la tête de ceux-ci. Cette situation est mise en évidence par le protagoniste Romeo l'africain décrivant notamment l'entrave à la liberté d'expression dans son pays, le Maroc :

[...] es peligroso hablar, el Majrén está en todas partes, lo sabe todo, y cuando ves algo extraño lo mejor es callar. Yo cierro los ojos porque es mejor no enterarse de lo que no quieren que te enteres (Sorel, 2000: 130).

La question du genre revêt une importance particulière dans ce cadre. La femme africaine, en particulier la marocaine, souffre en effet, en plus de l'oppression généralisée mentionnée ci-dessous, d'une oppression spécifique à son genre. Dans le roman, est abordé avec acuité le thème de l'obligation à la soumission et le manque de liberté dont est victime la femme dans les sociétés africaines musulmanes. Cette oppression s'institue comme un autre facteur qui éveille et motive cette aspiration pour rejoindre la terre promise européenne, où la femme jouit de toutes ses libertés et droits. Le roman analysé contient de nombreux cas illustratifs de cette situation d'oppression de la femme marocaine. Un premier cas est celui de la protagoniste du chapitre « La mujer sin cabeza » donnée en mariage précoce, alors qu'elle n'avait que quatorze ans, à un vieillard polygame, interdite de sortie, chosifiée et quotidiennement abusée sexuellement par celui-ci (Sorel, 2000: 115-16). C'est pleinement consciente de cette situation oppressive de la femme au Maroc que la mère de la protagoniste, qui elle aussi fut victime des rigueurs de cette société aux coutumes extrémistes, encourage cette dernière à partir pour l'Espagne :

—Tienes que irte de Marruecos. España es un buen lugar. Si posees estudios y emigras, de algo te habrán servido los estudios; y si nunca fuiste a la escuela, aprenderás al menos a ser persona. Durante siglos las mujeres vivimos sin llegar a conocer lo que es la vida. Siempre encerradas, sumisas, obedientes. ¿Y sabes a que esperábamos? A morir. Como los pájaros enjaulados, cantando nuestra propia tristeza. Por eso es mejor volar, no debes tener miedo a volar (Sorel, 2000 : 117-118).

Un autre cas de ce manque de liberté est celui de Amina Alaoui, protagoniste du chapitre « No se pueden cerrar los ojos de un niño » dont le mariage forcé dont elle fut l'objet supposa le début de sa souffrance:

Apenas guardo recuerdos de la boda, sí de las terribles semanas, meses, que la siguieron. Llevaba un año casada y todavía ignoraba qué era el placer, pese a que casi todas las noches

tenía que dejarme hacer lo que mi marido quisiera, salvo cuando me encontraba con el período, que yo prolongaba cada vez más días, pues era feliz entonces, sin tener que soportar su peso, sus jadeos. Una vez él se olió mis tetas, metió sus dedos en mi vagina y luego los restregó sobre mi boca: zorra, me dijo, me estás engañando, ya te enseñaré yo a ti. Aquella noche fue espantosamente violento: no sé las veces que me penetró. Los desgarros que me produjo, sobre todo en el culo. Afortunadamente no tardó en cansarse de mí, tan pasiva, y se trajo a otras dos mujeres que montaba a veces al tiempo. Luego me lo reprochaba: éstas sí saben, me decía, éstas saben darme gusto, tienes que aprender de ellas. Él regresaba a casa a cualquier hora, y yo sólo podía salir a visitar a mi madre. [...]

Me sentí, sin cumplir todavía los veinte años como, una mujer acabada, muerta, encerrada de por vida, un cadáver bajo la chilaba que me cubría, el velo que él me obligaba a llevar las escasas veces que salía de casa (Sorel, 2000: 190-191).

Dure expérience semblable à celle de Amina est celle vécu par Khadidja, la protagoniste du chapitre « La Gran Ramera » également donnée en mariage forcé par sa famille, battue constamment par son époux, maltraitée sans répit par ses coépouses aînées (Sorel, 2000: 135). Son amie Leila, auprès de laquelle elle va chercher soutien et qui l'exhorte à abandonner le Maroc pour l'Espagne, résume clairement la condition de la femme au Maroc : « [...] hora es de comprender que en nuestra tierra la mujer carece de libertad, y que la ley nos discrimina. Marruecos nos ahoga y en España somos libres » (2000: 136).

Cette restriction des libertés et droits des femmes s'applique même au domaine de l'instruction où certains apprentissages sont proscrits à la femme comme nous pouvons le percevoir dans l'attitude misogyne et machiste du professeur de violon marocain dans le chapitre « El eterno navegante »:

En su casa jamás entró mujer alguna. Se reía comentando [...]. Porque la mujer, en Marruecos, es como si careciera de categoría de ser humano, al menos hasta nuestros días,

por eso no viene ninguna a mi casa, a estudiar el arte de la composición, de la interpretación, del canto; todo lo que yo he conseguido a lo largo de mi vida no es para ellas, concluía (2000: 177).

CONCLUSIONS

De fortes équivalences s'établissent dans *Las voces del Estrecho* entre l'exode hébreu et l'émigration clandestine africaine vers l'Europe. De nombreuses références textuelles de résonance biblique servent d'indices textuels pour mettre en évidence l'analogie entre le sort des hébreux et celui des émigrants africains d'aujourd'hui. Cette similitude se manifeste dans le nomadisme auxquels ils se trouvent soumis, fuyant de la persécution et de la faim, errant dans le désert, se soumettant à toute une panoplie d'épreuves de souffrance. La fuite de leur réalité quotidienne, de la mort, de la précarité, de l'oppression, caractérise le sort de ces migrants dont les interventions discursives dans le roman ne font que redonner vie à l'ancienne migration des hébreux.

Cette comparaison des émigrants africains d'aujourd'hui avec les hébreux du récit biblique permet à Sorel de souligner les similitudes existant entre les deux groupes aussi bien du point de vue de l'errance que du calvaire vécu. S'établit tout de même une différence entre la migration juive obéissant fondamentalement à des impératifs de l'éthique théologique et celle des migrants d'aujourd'hui, fugitifs du monde capitaliste, exilés de l'injustice mondiale. Bien que prétendant accéder eux aussi à une terre promise, à une terre d'abondance et de bonheur, les migrants africains ne prétendent pas à la rencontre avec Dieu, comme dans la tradition hébraïque, mais tout simplement à l'accès à la liberté et à un avenir meilleur, tant du point de vue économique que politique et social. Ce ne sont pas des pèlerins de foi à l'instar des hébreux sinon des pèlerins de la faim et du besoin d'un emploi digne comme clairement précisé dans le roman (Sorel, 2000 : 154).

D'un point de vue général, l'arrière-plan intertextuel du récit de l'émigration africaine à une fonction double. D'une part, elle occupe une fonction comparative en égalant la souffrance des migrants africains d'aujourd'hui ainsi que leur aspiration pour une terre de liberté et bonheur à celui des hébreux. D'autre part, elle a une fonction contrastive permettant à l'auteur de faire monter d'un cran et situer à un niveau d'échelle supérieur la souffrance des migrants africains, sans manne divine comme appui physiologique, sans colonne de nuée comme guide, sans un Moïse pour leur séparer les eaux et donc avec une mer empêchant leur accès à la terre promise en les engloutissent inlassablement ; des migrants complètement abandonnés à leur sort, avec l'indifférence souvent complice de l'Europe.

Cette présence du texte culturel hébraïque dans le roman donne à l'émigration africaine vers l'Europe une connotation hautement transcendante : elle reflète la dimension néfaste de l'ordre mondiale actuelle et la duplicité du monde occidental qui claironne les droits de l'homme et parallèlement laisse mourir sur ses côtes des milliers de jeunes ne faisant que fuir de la faim, de l'oppression, des pitoyables et misérables conditions de vie que ce même monde dominant à contribuer à générer dans leurs pays d'origine respectifs.



BIBLIOGRAPHIE

AHMED ISMAEL, Rashid. (2010). Fronteras asesinas e identidades culpables: «moros» y «negros» en la literatura española del nuevo milenio. *Anaquel de Estudios Árabes*, 21, 235-252.

ANDRÉS-SUÁREZ, Irene; KUNZ, Marco & D'ORS, Inés. (2002). *La inmigración en la literatura española contemporánea*. Madrid: Verbum.

BARTHES, Roland. (2002). « Texte (théorie du) ». In *Œuvres complètes* (pp. 447). Tome IV. Paris : Éditions du Seuil.

BUSTAMANTE, Jorge. (1997). *Cruzar la línea. La migración de México a los Estados Unidos*. México: Fondo de Cultura Económica (FCE).

CANO VERA, José Juan. (1998). *La patera y otros relatos*. Alicante: Epígono.

CASTLES, Stephen & MILLER, Mark J. (1993). *The Age of Migration: International Population Movements in the Modern World*. Londres: MacMillan.

CROS, Edmond. (1983). *Théorie et pratique sociocritiques*. Paris/Montpellier : Éditions sociales/Centre d'études et de recherches sociocritiques.

— (2003). *La sociocritique*. Paris : L'Harmattan.

FERNÁNDEZ ROZAS, José Carlos. (2004). España y los movimientos migratorios internacionales: el reverso de la moneda. En ANDRÉS-SUÁREZ, Irene (Ed.). *Migración y literatura en el mundo hispánico* (pp. 17-44). Madrid: Verbum.

KRISTEVA, Julia. (1969). *Sèmiôtikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil.

LIVI BACCI, Masimo. (2012). *Breve historia de las migraciones*. Madrid: Alianza Editorial.

SEKA, Christophe Emmanuel. (2016). La Odisea en la literatura española sobre inmigración africana. *Sociocriticism*, XXXI-1, 209-236. Universidad de Granada: Institut International de Sociocritique. URL : <http://sociocritica.org/wp-content/uploads/2017/05/Sociocriticism-XXXI-1-2016.pdf>. [Consulté le 28 mai 2017].

SOREL, Andrés. (2000). *Las voces del Estrecho*. Madrid: Muchnik.